

point offensé ; je serais aux regrets de l'avoir fait.

—Point d'offense, jeune homme ; mais vous avez tort quant à mon parapluie.

—C'est très-possible, monsieur, et je n'insiste pas.

En ce moment on atteignait le premier relai, et tandis que l'omnibus changeait de chevaux, James, transpercé par la pluie et en outre par les baleines malveillantes, descendit un instant de l'impériale ; mais bientôt on se remit en route.

—Ohé ! David, David ! est-ce vous qui fumez, par hasard ? cria l'homme au parapluie de dessous son meuble protecteur.

—Non, Monsieur, c'est moi, lui dit son jeune voisin ; j'essaye de votre précepte, je prends soin de moi-même.

—Et vous ennuyez les autres, rétorqua le premier d'un ton bourru ; ça n'est pas mon précepte.

James eut sur les lèvres la remarque que cette assertion lui paraissait au moins douteuse, mais il se contenta et reprit poliment :

—Si mon cigare vous incommode, Monsieur, je suis prêt à le quitter.

—Non, non, je ne prétends point cela, interrompit son compagnon avec humeur ; chacun pour soi, vous avez raison. Toutefois, je vous ferai observer que l'habitude de fumer est une détestable habitude ; il est fort désagréable d'être suffoqué par l'odeur du cigare. Mais continuez, peu m'importe. David, arrêtez une minute, et donnez-moi votre place.

—Ce n'est pas nécessaire, dit James tranquillement. J'ai fini, et je vous demande pardon du désagrément que je puis vous avoir causé ; telle n'était pas mon intention.

Et, parlant ainsi, il jeta son cigare à moi¹ et le consuma. Son voisin le regarda d'un air demi vexé, demi-satisfait.

—Je n'exigeais point cela, dit-il, d'un ton fort différent de celui qui avait accompagné ses paroles jusqu'à ce moment. Mais, je vous suis obligé, car, pour vous parler franchement, je déteste l'odeur du tabac.

Seulement, vous n'auriez pas dû jeter votre cigare ; il ne faut pas gaspiller ce qui se paye avec de l'argent.

—C'est de peu d'importance, dit James ; mais je conviens que vous avez raison de blâmer cette manie de fumer, car ce n'est qu'une habitude.

—Une mauvaise habitude, devriez-vous dire, très-mauvaise habitude, répartit sentencieusement le monsieur au parapluie. Quant à moi, cela m'est indifférent ; chacun pour soi.

—C'est votre maxime favorite, à ce que je vois, remarqua Graham avec respect, mais franchise ; cependant, j'en connais une meilleure.

—Et quelle est-elle, je vous prie ?

—Chacun pour son prochain, Monsieur.

—Ah ! ah ! et qui est mon prochain ? Oui, oui, je sais ce que vous allez me répondre : Un homme s'en allait à Jéricho, etc... Vous avez raison, mon ami, votre maxime vaut mieux que la mienne ; mais je ne l'aurais pas attendue d'un jeune fumeur de cigares.

—Et pourquoi pas ? reprit James avec bonne humeur ; un fumeur de cigares, et même un jeune fumeur, peut connaître les lois de la politesse, j'espère.

—C'est ce que je vois, et je vous remercie de l'obligeance que vous avez mise à faire le sacrifice du vôtre. Néanmoins, vous n'auriez pas dû le jeter ; vous ne deviendrez jamais riche avec cette prodigalité. Quant à moi, je ne le serais pas aujourd'hui si j'avais eu l'habitude de fumer il y a quelque quarante ans.

L'entretien ne se prolongea pas ; mais il fut à remarquer que durant le reste de la route le parapluie fut peu à peu éloigné des épaules de James, jusqu'au moment où son propriétaire descendit à la porte d'une élégante maison de campagne.

—Vous connaissez ce monsieur, je suppose ? demanda James au conducteur, après le départ de son compagnon.

—Oui, c'est M. Scot ; il se sert de ma voiture deux ou trois fois par semaine pour se rendre à sa maison de campagne. Il ne